

Eyles, J., éd. (1988) *Research in Human Geography*. Oxford, Basil Blackwell, 210 p.

Georges Labrecque

Volume 34, numéro 92, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022124ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022124ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

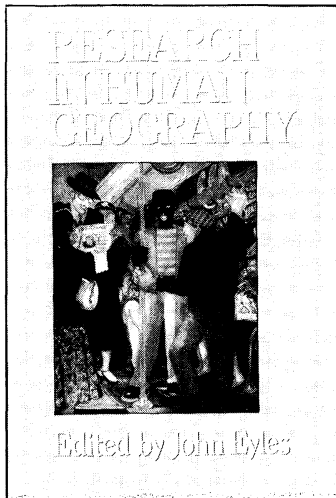
0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, G. (1990). Compte rendu de [Eyles, J., éd. (1988) *Research in Human Geography*. Oxford, Basil Blackwell, 210 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(92), 254–256. <https://doi.org/10.7202/022124ar>



EYLES, J., éd. (1988) *Research in Human Geography*. Oxford, Basil Blackwell, 210 p.

Voici un très beau recueil de 12 essais portant sur des sujets variés et rédigés par des géographes qui sont rattachés à diverses universités du monde anglo-saxon. C'est en situant leurs travaux dans leur contexte (théorique, personnel, sociétal et institutionnel), selon le vœu même exprimé par l'éditeur, que les auteurs assurent à l'ouvrage sa contribution la plus originale et la plus importante. De l'énoncé des hypothèses à la publication des travaux, plusieurs méthodes de recherche et certaines réflexions épistémologiques sont évoquées, bien sûr, mais il s'agit avant tout de montrer comment se crée une géographie humaine à travers l'effort individuel et les motivations personnelles. Ouvrage *autobiographique* donc, qui fait au sujet qui cherche une place au moins aussi grande qu'au sujet de recherche.

Le premier essai du recueil, *Expose Yourself to Geographic Research*, est signé par Peter Gould, l'un des spécialistes des cartes mentales auxquelles il consacre une partie de sa contribution pour montrer comment s'expriment spatialement les préférences résidentielles. Gould nous entretient aussi des « bonheurs » et des « souffrances » du géographe qui, précise-t-il, est à la fois libre et responsable. L'auteur, qui nous invite à faire preuve de curiosité et d'imagination, prend un malin plaisir à critiquer le formalisme et le jargon des projets de recherche, ces « rituels prétentieux » où il vous est demandé de présenter un sujet « selon-la-manière-approuvée-par-votre-directeur » !

La contribution suivante, intitulée *Research and the Private Sector: Assessing the Socio-economic Impacts of a New Coal Mine*, est rédigée par Barry J. Garner qui nous livre ses expériences à titre de consultant auprès de l'industrie privée et qui nous montre comment agissent les pressions exercées par ce secteur en termes d'échéanciers et de coûts, de même que les problèmes éthiques soulevés par le conflit entre la tendance du géographe à saisir les phénomènes dans leur globalité et l'exigence des commettants désireux d'obtenir un résultat précis.

Policy-Oriented Research in Industrial Location met en évidence l'intérêt de l'auteur, J.B. Goddard, pour la localisation industrielle, depuis sa thèse de doctorat jusqu'à son poste de directeur du Centre d'études en développement urbain et régional à l'université de Newcastle. Sa contribution porte principalement sur la signification et la portée des systèmes de communication et de la nouvelle technologie sur le développement régional, notamment dans le Nord de l'Angleterre. L'approche multidisciplinaire est privilégiée et l'auteur favorise la concertation entre décideurs et chercheurs à tous les niveaux : local, régional, national et mondial.

L'essai de Phil O'Keefe et Richard Peet, *Planning for SADCC's Future*, s'inscrit dans le courant de la géographie radicale d'inspiration principalement marxiste. Les auteurs y relatent les circonstances, politiques notamment, dans lesquelles la SADCC South African Development

Coordinating Conference — leur confia le mandat, en 1979, d'établir un budget énergétique national (avec projections jusqu'en l'an 2000) pour chacun des États membres de la Ligne de front : Angola, Botswana, Lesotho, Malawi, Mozambique, Swaziland, Tanzanie, Zambie et Zimbabwe. Le but poursuivi était, bien sûr, de réduire la dépendance économique vis-à-vis de l'Afrique du Sud, et l'essai de O'Keefe et Peete — choisis, disent-ils, pour leurs préoccupations environnementales et leur opposition au nucléaire — montre bien, à cet égard, l'importance du contexte politique global sur la nature et la portée d'une recherche.

À l'instar de la contribution précédente, *Towards a Geography of the Common People in South Africa* insiste sur l'importance du contexte politique qui, par ailleurs, n'est plus ici international mais interne, puisqu'il s'agit de la lutte des Noirs. La recherche portait sur le « secteur informel » de Johannesburg, et l'essai insiste sur les difficultés éprouvées lors des enquêtes. Les auteurs, C.M. Rogerson et K.S.O. Beavon, critiquent l'approche traditionnelle anglo-américaine en géographie humaine et s'en prennent au contexte académique qui, disent-ils, agit comme une camisole de force. Leur perspective, résolument humaniste, est d'autant plus intéressante que l'actualité éclaire crûment le phénomène. « To end Black suffering, rather than to simply understand and report manifestations ».

L'essai de Dean Forbes, *Getting by in Indonesia : Research in a Foreign Land*, est probablement le plus *autobiographique* de tous ceux du recueil. Évoquant les antécédents académiques qui l'ont motivé à choisir son sujet de thèse de doctorat — le secteur informel à Ujung Pandang dans les Célèbes —, l'auteur soulève des questions méthodologiques relatives aux enquêtes sur le terrain (questionnaires, échantillonnages, etc.), de même que les difficultés auxquelles il a dû faire face (coutumes inconnues, apprentissage d'une autre langue, tracasseries administratives, problèmes de santé).

Interpretive Social Research in the Inner City est signé par David Ley et porte sur une recherche poursuivie par l'auteur dans un ghetto noir de Philadelphie en 1971. Insistant sur l'importance des relations qui doivent exister entre le chercheur et la communauté qui fait l'objet de la recherche, Ley rappelle que certains problèmes d'ordre éthique sont inhérents à ces relations. Favorisant notamment ce qu'il appelle le « depth interviewing », l'interprétation qui en est faite — « thick description » — devrait, dit-il, faire émerger un nouveau type de connaissance et rendre le non questionné *questionnable* non seulement par les chercheurs mais aussi par la communauté entière.

La contribution de David Smith, *A Welfare Approach to Human Geography*, passe en revue l'ensemble de son œuvre, depuis *Industrial Location : an economic geographical analysis* (1971). L'auteur est particulièrement stimulant quand il explique son intérêt académique pour telle ou telle région : ainsi, dit-il, son ouverture à l'étude de l'URSS et à l'Europe de l'Est aura été d'autant plus grande que la géographie radicale lui paraissait concernée par l'inégalité sous le système capitaliste exclusivement. Évoquant le contexte personnel dans lequel s'est développé l'ensemble de son œuvre (influence des collègues, déplacements, désir d'écrire et engagements à publier), l'auteur critique le contexte institutionnel de l'Université qui nuit, dit-il, à l'esprit créatif et oriente indûment la nature de la recherche.

L'essai de Linda McDowell, *Coming in from the Dark : Feminist Research in Geography*, remet en cause les fondements philosophiques et méthodologiques d'une discipline qui a été, jusqu'à tout récemment, *androcentrique*, c'est-à-dire établie sur des perceptions, des expériences et des croyances exclusivement masculines. La recherche féministe, poursuit l'auteure, est une recherche *sur* les femmes et *pour* les femmes. Or, ce but déclaré ne pourra être atteint, nous dit McDowell, que si les femmes se rendent visibles — par l'enseignement et la publication —, acceptant de travailler ensemble pour un changement et développant de nouvelles méthodes qui critiquent les approches quantitatives et positivistes, et n'hésitant surtout pas à accorder aux qualités personnelles (émotion, intuition et empathie) l'importance réelle qui leur revient, comme c'est le cas notamment dans l'enquête interactive.

La contribution suivante, *Writing Geographically*, est à notre avis l'une des plus intéressantes et des plus originales. Elle met en lumière l'importance de publier les résultats de ses recherches et, ainsi, de pouvoir les partager avec ses collègues et l'ensemble de la communauté. Le message de

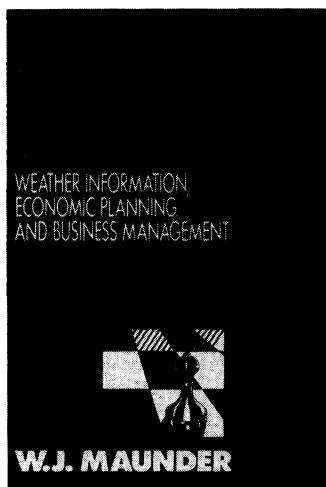
R.J. Johnston est très clair : « Unpublished Research isn't research [...]. Publish or perish ». L'auteur procède à une classification des types de publications en distinguant entre les articles de revues (spécialisées ou générales) et les ouvrages (manuels, essais, monographies, recueils, ouvrages de référence, etc.). Johnston soutient incidemment que les éditeurs et les comités de lecture — qu'il appelle les « gate-keepers » — peuvent exercer une influence sur le développement et l'orientation de tels ou tels domaines de recherche en géographie.

John Eyles, qui conclut par un essai intitulé *Thinking Geographically: the Editor as Tailgunner*, montre que les pratiques de la recherche en géographie humaine ont fourni une assise à la *technê* — les leçons de l'expérience d'habiletés à travers la pratique —, tandis que celles de l'*épistémê* — la conscience du connu, du sujet connaissant et de la façon de connaître — sont en train d'émerger à travers un débat théorique et un pluralisme méthodologique.

Compte tenu de la variété des sujets et de la qualité des essais, *Research in Human Geography* intéressera tous les chercheurs, chevronnés comme débutants. Mais c'est à ces derniers — souvent isolés et inquiets qu'ils sont dans le long labyrinthe du cheminement intellectuel — que nous en suggérons plus particulièrement la lecture !

Georges LABRECQUE
Québec

MAUNDER, W.J. (1989) *The Human Impact of Climate Uncertainty*. New York, Routledge, 170 p.



W.J. Maunder a déjà écrit plusieurs ouvrages sur le prix de l'information météorologique et le sous-titre du dernier est plus révélateur du contenu que le titre principal : *Weather Information, Economic Planning and Business Management*.

Un nouveau champ d'études se développe ; appelons-le l'éconoclimatologie. Il couvre un vaste domaine, dont l'auteur fournit de nombreux exemples, très variés. Je cite, au hasard de la lecture, la gestion des livraisons de bières aux tavernes japonaises en fonction des prévisions hebdomadaires du temps, l'effet des fluctuations mensuelles du climat sur le mouton ou l'hydro-électricité de la Nouvelle-Zélande, la pondération des oscillations des indices du PIB fournis par le *Financial Times* et même la proposition d'anticiper certains de ces indices puisque l'information météorologique est disponible longtemps avant leur publication.

L'idée émerge progressivement que le climat ça sert, aussi, à faire la guerre. C'est une arme stratégique-économique pour les pays à économie dominante qui espèrent prévoir avant leurs